

frages, tempêtes et déchaînement des éléments, guerre dans toute les parties du monde, innombrables et sanglantes batailles; on dirait presque une page des derniers jours de l'humanité, tels que nous les a vus le terrible prophète de Pathmos. Voyez plutôt: 22 février, naufrage du *Hopeian*, à huit milles de Portland; 4 mars, explosion du laboratoire de l'arsenal à Québec; 20 avril, tremblement de terre à Québec; 11 janvier, tremblement de terre qui engloutit la ville de Caplago; 17 juin, explosion de l'arsenal de Washington; 29 juin, catastrophe du pont de St. Hilaire, plus de 200 personnes tuées; août, incendie de la prison de Ste. Scholastique, où deux personnes périsaient dans les flammes; incendie de la prison de réforme de St. Vincent de Paul, où deux personnes aussi périsaient; octobre, éboulement d'une partie du cap aux Diamants, causant la mort de plusieurs personnes à Québec; 5 du même mois, cyclone à Calcutta, 129 navires perdus, quantité d'édifices et de maisons détruites et plus de 1200 victimes!

Nous en avons passé et des plus affreuses. Dans le dernier de ces désastres, un jeune officier, appartenant à une des plus anciennes familles anglaises de Québec, M. Foreyth, a trouvé la mort. Voici une courte description de ce terrible phénomène, espèce d'ouragan particulier, aux régions de l'Inde.

"Entre onze heures et midi, on eut en fait à une distance de trois kilomètres environ, un bruit de sinistre augure, semblable aux roulements lointains du tonnerre. Deux minutes après, la ville était en plein cyclone; les arbres les plus puissants étaient arrachés et tombaient, entraînant souvent dans leur chute murs, grilles et maisons; ceux qui résistaient voyaient leurs branches arrachées du tronc comme des roseaux, s'enfaiant pour ainsi dire sur les ailes de la tourmente, au milieu des sifflements du vent. Des voitures, des palanquins étaient poussés par le cyclone dans les rues, et leurs débris tourbillonnants allaient se mêler aux débris des toits, des *veranda's*, des portes, des arbres arrachés ou fracassés. Les toitures de fer étaient tombées. A deux heures de l'après-midi, les faubourgs oriental et méridional de la ville et toute la partie ouest de Calcutta, n'étaient déjà plus qu'un amas de ruines. Excepté quelques palmiers, on n'aurait pas trouvé un seul arbre debout. La splendide avenue d'Usoth, en face de l'église de St. Jacques, avait perdu ses géants végétaux, dont quelques-uns mesuraient jusqu'à quatre ou cinq pieds de circonférence. Les clochers des églises, les minarets des mosquées, les toits des édifices publics, tout cela s'était plus ou moins promené dans les airs. Quant aux huttes des indigènes, surtout dans les faubourgs, elles ont presque toutes été rasées; mais c'est principalement sur l'Hogly, que le cyclone a accumulé le plus de ruines. Je n'ai eu la force de suivre le rivage que sur une longueur de huit kilomètres et j'ai vu là un spectacle de ruines, tel que je ne me souviens d'avoir vu nulle part la description d'un désastre pareil. C'est que l'Hogly renferme, à cette époque de l'année, l'une des plus belles flottes marchandes qu'on puisse voir au monde, en dehors des îles britanniques. Quelque chose comme 220 navires, dont plus de la moitié jaugeaient 1200 tonneaux, et dont la moyenne allait à mille, n'offraient plus que des débris confus et des tronçons de mâts entremêlés, dans cette matinée terrible du 5 octobre. . . . Dire ce qu'elle coûtera cette marine à Calcutta, n'est guère chose possible, mais j'ai entendu deux marchands, hommes de haute expérience, affirmer que 50 millions de francs ne seraient pas à la hauteur du dommage."

Enfin si terrible qu'elle ait été cette pauvre année 1864, la voilà bientôt parmi les choses du passé; que la mémoire des hommes lui soit légère!

Et cependant elle ne laisse point notre pays, en particulier, dans un petit embarras! La situation est absolument la même que celle que nous avions à la fin de l'année 1861. Aurons-nous la guerre; n'aurons-nous point la guerre? tel sera le programme des conversations à Noël et au Jour de l'an. Il y a cette différence notable entre 1861 et 1864, que la première fois c'était pour une querelle du gouvernement impérial que nous étions menacés; aujourd'hui c'est chez nous que le *casus belli* a son origine et *John Bull*, qui depuis quelque temps, est moins affectionné envers ses colonies que jamais, va peut-être nous donner à *Old Nick* de tout son cœur.

La décision rendue par le juge Coursol, le 14 décembre, a pris tout le monde par surprise et fera époque dans nos annales judiciaires; et peut-être même dans celles de notre histoire. La mise en liberté des prisonniers, sur une exception *déclinatoire*, a tellement irrité nos voisins que le général Dix a lancé une proclamation, (heureusement révoquée par le Président,) par laquelle il ordonnait, dans le cas de quelque nouvelle incursion des maraudeurs, l'invasion de notre territoire. Le congrès ne s'est guère montré plus sage et il s'est prononcé, séance tenante, en faveur de la révocation du traité de réciprocité.

Notre gouvernement de son côté a ordonné la levée des milices, a expédié des régiments aux frontières, fixé le tirage et sort pour le 30 décembre et pris les mesures les plus actives pour la réarrangement des prisonniers considérés. Au moment où nous écrivons, on assure que leur chef et quelques-uns d'entre eux ont été arrêtés dans les campagnes, à l'est de Québec, lorsqu'ils gagnaient la frontière du Nouveau-Brunswick. Enfin, pour compléter la série des vigoureuses mesures du gouvernement, le parlement a été convoqué pour le 19 de janvier.

Les complications qui peuvent surgir d'un jour à l'autre de l'état de nos relations avec nos voisins, ajoutées à la discussion de la grande question de la confédération, feront de cette prochaine et peut-être der-

nière session du parlement canadien la plus intéressante et la plus étonnante qui se soit vue.

Une voix éminente et énergique entre toutes manquera à ces graves, mais oserions presque dire, à ces suprêmes débats. La mort a frappé dans toute la force de la vie, du talent et du succès, l'un des meilleurs orateurs français de ce pays. L'honorable Joseph Edouard Tarcotte est mort aux Trois-Rivières, le 20 décembre, à cinq heures de l'après-midi, à l'âge de 56 ans et quelques mois.

Né à Gentilly, M. Tarcotte fit ses études au séminaire de Nicolet, et après son cours d'humanités il se vint appelé à l'état ecclésiastique et passa au grand séminaire. Il quitta bientôt l'étude de la théologie pour celle du droit. Il publia dans sa jeunesse plusieurs poésies que l'on trouve dans le *Répertoire National* de M. Huston à l'exception d'un des meilleures du *Collège de Ste. Anne*. Son *Ode à Papiem*, est un morceau très-soutenu, et d'une grande verve. M. Tarcotte prit part, nous croyons, à la rédaction du *Libéral*, et fut l'orateur le plus véhément de la petite phalange révolutionnaire de Québec en 1837. Nous l'entendîmes parler pour la première fois à la fenêtre de M. Légaré lorsque ce monsieur et quelques autres étaient ramenés en triomphe, d'un court emprisonnement qu'on leur avait fait subir. M. Tarcotte dit à ce près ce qu'il fallait pour faire rentrer ses amis en prison, et pour aller leur tenir compagnie. Il n'en fut rien cependant, et le seul résultat pratique de son discours fut qu'après le départ de la foule, une bande de *légalux*, vint briser à coups de pierres les vitres de la maison de M. Légaré.

Après l'union des *Casa las*, M. Tarcotte se présenta au comté de Saint Maurice contre le Colonel Gagy, rude jouteur, dont il triompha. Ce fut dans cette occasion qu'il employa une certaine comparaison quelque peu homérique à l'égard de nos concitoyens d'origine saxonne, laquelle lui a été souvent reprochée depuis. Au parlement à Kingston, il fut, nous croyons, sinon le premier, du moins un des premiers représentants qui prononcèrent un discours français en présence d'un auditoire presque exclusivement anglais. Vers la fin du ministère de Lord Metcalfe, M. Tarcotte, qui alors n'était pas en chambre, eut le tort d'accepter la charge de solliciteur-général. Il perdit son élection et dut résigner quelques jours après. Il ne put se faire élire que pour le parlement de 1851 où il représenta le comté de Saint Maurice. Depuis ce temps il a joué un rôle considérable dans la législature et dans le pays. Il a présidé comme orateur (*speaker*) aux délibérations du parlement, et il remplissait le poste honorable de Maire des Trois-Rivières lors de la visite de S. A. R. le Prince de Galles. La ville de Trois-Rivières lui doit beaucoup. Il s'était lancé depuis plusieurs années dans de grandes entreprises industrielles qui devront développer considérablement les ressources de cette partie du pays: les forges de Radnor, le chemin de fer des Piles qui n'est pas encore commencé, et le chemin de fer d'Arthabaska qui par une étrange fatalité a été inauguré quelques jours seulement avant sa mort, lui seul, manquant à cette fête donnée pour bien dire en son honneur! M. Tarcotte a successivement représenté les comtés de St. Maurice, de Maskinongé et de Champlain et la ville des Trois-Rivières. Il a rempli de nombreuses charges publiques outre celle que nous venons d'indiquer, il a été traducteur des lois, secrétaire de la première commission de la tenure seigneuriale, juge des sessions aux Trois-Rivières, et membre de la dernière commission seigneuriale. Il laisse une femme chérie, et huit enfants, dont quatre garçons et quatre filles. Deux autres citoyens remarquables, ont aussi été emportés avec la fin de l'année, M. George Desbarats, imprimeur de Sa Majesté, et M. Eugène Cassegrain, seigneur de l'Islet et membre de la chambre d'agriculture du Bas-Canada, le premier à l'âge de 57 ans et l'autre à l'âge de 52 ans. M. Desbarats a joué un rôle considérable dans notre société, s'est mêlé activement de toutes les grandes entreprises publiques et a fondé un atelier qui fait honneur au pays. Sa libéralité envers tous ses employés l'avait fait chérir de chacun d'eux, et ils se rendirent tous de Québec à Montréal pour assister à ses funérailles.

Le *Courrier du Canada* nous apprend aussi la mort d'une ancienne supérieure du monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec, la Mère St. Antoine, dans le monde, Marie Josephte Marcoux, à l'âge de 70 ans. Éluë à 31 ans supérieure de sa communauté, elle a passé 42 années de sa vie dans les principales charges, et durant les six dernières, déchargée de toute autorité, "elle n'a cessé, dit notre confrère, d'édifier ses filles par sa fidélité à demander les plus petites permissions faisant ainsi paraître les deux vertus qui ont toujours animé ses actions: l'humilité et l'obéissance." C'était un de ces forts esprits et de ces grands caractères qui sont comme les clefs de voûte de nos humbles mais importantes maisons religieuses.

Nous avons déjà fait remarquer à nos lecteurs avec quelle rapidité notre scène politique se dégarmit de ses principaux acteurs, soit par des morts prématurées, soit par des retraites beaucoup trop promptes. Il n'en est pas de même en Europe, où les plus grands rôles de la science, de la littérature et de la politique sont aujourd'hui le partage des septuagénaires comme MM. Guizot, Thiers et Lamartine, des octogénaires comme M. Vissnet. *La Revue des Deux-Mondes* faisait la même remarque au sujet de l'ovation qui vient d'être faite en Angleterre à M. Berryer.

"Parmi les associations d'idées auxquelles donnaient lieu ces scènes imposantes, dit M. Forcade, comment omettre la pensée de l'âge des héros de ces fêtes? L'infatigable Brougham, le vif Palmerston sont des octogénaires, M. Berryer lui-même n'est séparé d'eux que de quelques années. Qui n'admirerait le miracle de ces vertes vieillesses? Toute la jeunesse de notre siècle s'est-elle donc réfugiée dans l'âme de ces